

serve pour ma graine. Mes parfums sont passés, les soupirs de l'air effeuillent ma corolle, et, pendant qu'ils emportent mes pétales flétris, je vois tomber autour de moi mes enfans, mes sœurs, tous ceux que j'aime. Bientôt je resterai seule dans ce champ désert et dépouillé.

— Puisque vous êtes sûre qu'on ne vous cueillera pas, reprit le petit bouton, laissez-moi me cacher sous vos grandes feuilles. Je suis si petit ! Je n'ai pas encore eu le tems de faire une prière.

Et souple, courbant sa tige déliée, le petit bouton disparut sous le feuillage de la rose triste.

— Viens, ma sœur, me cria-t-il de son abri, viens vite ; voilà les hommes. Dépêche-toi.

J'allais le suivre ; un bruit que j'entendis me fit tourner la tête. C'était le murmure des roses cueillies qui se disaient adieu.

(A continuer.)

Agriculture.

En Angleterre à l'heure qu'il est on considère que ceux des cultivateurs seulement qui lisent des "ouvrages sur l'agriculture," peuvent pratiquer avec avantage. Nous ne prétendons pas pas cependant dire, que les informations que ~~contiennent ces livres~~ complèteraient le manque d'expérience pratique. Ce que nous voulons seulement soutenir, c'est que les renseignements qui circulent maintenant en général dans les publications agricoles en Angleterre et ailleurs, doivent être d'un grand avantage et d'une grande utilité pour le cultivateur pratique, quelque habile qu'il puisse être par une longue expérience. Il est peu de cultivateurs qui aient le moyen d'essayer de nouvelles expériences, mais ils peuvent voir dans les publications agricoles les résultats d'expériences faites par des hommes à l'aise, et ils peuvent adopter les nouvelles améliorations avec beaucoup moins de dépense et de risque, que s'ils étaient obligés de faire les premières expériences à leur propre compte.

Le cultivateur qui peut avoir la plus grande confiance dans sa propre habileté, pourrait trouver dans les publications agricoles des suggestions utiles auxquelles il n'aurait peut-être jamais pensé avant ce temps, et celui qui ne saurait retirer d'un journal d'agriculture pendant toute une année, plus d'avantages qu'il n'en faudrait pour le dédommager d'une année d'abonnement, doit être en vérité un homme bien égoïste, s'il ne permet pas à ses confrères

cultivateurs et au monde entier de profiter de sa capacité supérieure et de son jugement, qui sont d'un caractère assez élevé pour n'être pas susceptibles de perfectionnement. Nous recommanderions de la manière la plus urgente à ces hommes qui ont assez de confiance en eux-mêmes pour croire qu'ils ne peuvent retirer aucun avantage en s'instruisant de plus en plus, de vouloir bien consacrer une partie de leurs connaissances et de leurs talents à l'instruction de ceux qui n'ont pas de pareilles prétentions. Il y a une espèce d'obligation chez tous les membres de la société d'en agir ainsi les uns envers les autres. Nous ne nous attendons pas à ce que tout le monde devienne des instituteurs, mais nous leur proposerions de suivre l'exemple de nos amis des Iles Britanniques, et nous les engagerions à vouloir bien instruire ceux qui ignorent la pratique en fait d'agriculture pour l'avantage général. Nous ferons encore une autre observation. Il peut se faire que dans tous les cas où on peut pratiquer le labourage de la meilleure manière, les résultats obtenus peuvent n'avoir pas augmenté beaucoup l'aisance du cultivateur. Mais dans de tels cas nous devrions examiner s'il y a eu une forte récolte. Si c'est le cas, la distribution de celles-ci doit avoir fait du bien aux autres ; et la société entière doit en avoir profité. Si on recueille de grands produits sur une ferme, quoique la plus grande partie ou tous ces produits passeraient pour payer les travaux et les dépenses, ce serait certainement un plus grand avantage pour le pays, en fournissant les moyens d'employer des journaliers, que si la ferme ne produisait que la moitié ou le quart de cette quantité. Celui qui récolte en quantité, soit pour lui-même ou pour d'autres, doit être un membre plus utile à la société que celui qui laisse sa terre sans la cultiver. Ceci est une proposition claire et qui mérite l'attention.

L'Ami de la Religion et de la Patrie.

QUÉBEC, 27 NOV. 1847.

En offrant au public le présent numéro comme specimen de notre journal, nous croyons devoir dire que dans le cas où L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE recevrait un accueil bienveil-